

①

Sous un ciel rougeoyant, à l'heure où le soleil s'étire vers l'horizon, elles rentraient en file indienne par le chemin du Perche, nonchalantes. L'ombre allongée de leurs masses ondulait de façon convulsive dans le ruisseau rendu nerveux par les orages de la veille. À l'endroit où le ru entame une enfilade de méandres inexpliqués elles s'écartaient et bifurquaient naturellement dans le sentier étroit, abrupt et cahoteux. La terre amollie par les pluies d'un piteux été encaissait les marques des sabots cornés. Le troupeau avançait sagement. Je suivais, machinalement.

J'étais là sans y être réellement. Mon esprit était ailleurs et je marchais à côté de mes pompes (une paire de bottes en caoutchouc noir achetée par ma mère à la Redoute). Depuis quelques jours une idée prégnante occupait mes pensées et me tourmentait. Elle lancinait, me tarabustait inexorablement et m'absorbait au-delà du raisonnable. Elle me détournait du plaisir habituel que j'avais à traverser ce paysage familier. Ces terres de landes décharnées tapissées d'ajoncs et de bruyères aux fleurs indigentes. Une nature aride mais attachante, austère mais envoutante, rude mais authentique... L'indomptable idée chahutait mon attention telle une mouche venue titiller l'écolier dans l'unique objectif de le détourner des observations de la maîtresse. Un coup de main pour l'éloigner n'y fait rien. Elle revient sans cesse. Je m'en voulais d'être impuissant à repousser les assauts de mes élucubrations, d'être à ce point déconcentré et de passer à côté de la magie des lieux. La nature est enchantresse et nul autre paysage ne m'avait autant charmé. Tout était si beau, ici, que les secondes comptaient triple.

Sur les nobles talus, les vieux chênes verts aux branches entrecroisées chargés de glands s'inclinaient au passage des échinés plates et grasses. La lumière rasante du soir donnait aux robes blanches et noires un scintillant éclat et le balancier des arrière-trains était des plus harmonieux. Bergère, Noiraude, Joyeuse et les autres savaient où elles allaient. Elles savaient qu'au bout de ce raidillon elles tourneraient à gauche, longeraient le pré marécageux parsemé de roseaux puis se présenteraient devant l'épaisse barrière en bois déglinguée. De là, elles contourneraient le mur de pierres en partie écroulée, traverseraient la cour cabossée et chemineraient bienheureuses vers l'étable. Elles savaient qu'un râtelier foisonnant de foin sec les attendait. Notre progression était régulière. Nous trottions tranquillement.

L'obsessionnelle idée trottait elle aussi dans ma tête, irrésistiblement. De façon sporadique, Wolf m'arrachait à mes songes et me ramenait à la réalité. Wolf était toujours du voyage. Chien appliqué et pointilleux, il prenait à cœur son rôle de convoyeur. Il accompagnait le retour des huit vaches à la ferme après une journée de déambulations champêtres dans les pâturages secs et venteux. En retrait du troupeau, l'œil vif et l'oreille dressée, il assurait sa tâche sans renâcler. À l'affût du moindre faux pas, il veillait à ce qu'aucune bête ne s'écarte du parcours ou ne s'arrête par distraction. Quand le rythme ralentissait sans raison, il donnait un bruyant coup d'accélérateur sur les talons de celle qui fermait la marche et par ricochet tout le bataillon reprenait la bonne allure. Arrivé à l'entrée de la cour, traditionnellement, le cortège levait le pied. Puis la frénésie s'installait dans le rang comme si un ordre de dispersion allait être donné. En quelques secondes l'affolement se propageait et l'excitation devenait pandémique. Wolf connaissait la méthode pour rameuter l'effectif. De petites courses rapides en demi-cercles resserrés finissaient par assurer un regroupement devant la porte de l'étable. Les deux premières vaches se livraient alors à des politesses à n'en plus finir : « *Après toi* », « *Non, non, vas-y* » « *Je t'en prie, je n'en f'rais rien* ». Derrière, on s'impatientait. Les règles de bienséance avaient le don d'en énerver certaines, occasionnant une agitation confuse. Wolf redoublait d'efforts pour contenir les déroutantes embardées de quelques impétueuses. Quand une des pensionnaires se décidait enfin à s'engager, les sept autres lui emboîtaient le pas. Le sens de la

discipline revenu, elles s'alignaient chacune à leur place et patientaient docilement. C'était l'heure de la traite. Elles attendaient que leur tour vienne.

- Tu en as mis du temps ! avait observé Maria.

Il ne m'avait pas semblé que nous ayons trainé en chemin mais ma mère avait probablement raison. Il se pouvait bien qu'une légère apathie ait engourdi mon allant habituel. Il y avait un manque d'énergie, un détachement du quotidien intrinsèquement imperceptible mais qui pourtant ne lui avait pas échappé.

Sans autre commentaire, Maria saisissait le bout de ficelle pendu au clou, s'approchait de Frisonne et lui attachait la queue en un tour de main. Frisonne était toujours la première à se faire peloter. Maria s'asseyait sur l'épais tabouret à trois pattes, installait le sceau entre ses jambes qu'elle serrait avec ses genoux cagneux puis essuyait d'un chiffon humide le pis de la vache avant de lui prendre à pleine mains les deux premiers trayons. Elle les compressait énergétiquement de haut en bas et presque instantanément le son métallique des premiers jets puissants résonnait dans le sceau. En moins de trois minutes Frisonne était allégée de son or blanc.

- Ne reste pas là à gober la lune ! Installe la brouette, avait précisé Maria.

Ma mère n'était pas une femme instruite. Elle n'était jamais allée à l'école, même pas pour venir me chercher, c'est dire si l'institution de Jules Ferry lui était totalement étrangère. Elle avait son franc parlé, simple, direct et éminemment expressif. Son apprentissage empirique produisait chez elle des expressions pour le moins singulières où les néologismes abondaient. Les mots associés de façon hasardeuse avaient le mérite d'appuyer le sens de ses propos. Ainsi, « *Etre dans la lune* » et « *Gober les mouches* » devenaient « *Gober la lune* ». Comme beaucoup de femmes, ma mère était intuitive. Elle avait un sixième sens. Cette capacité à deviner l'invisible, cette facilité déconcertante à décrypter les situations les plus banales en apparence. Une prédisposition naturelle à flairer un événement avant même que le premier intéressé en ait eu conscience. Une fois encore, elle avait vu juste. Elle avait ressenti chez moi un petit quelque chose qui ne tournait pas rond.

- Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tu marches à coté de ton assiette...
- Non, non...
- Ah, si ! C'est clair comme l'ombre d'un doute.
- Non, non, tout va bien. Je vais chercher la brouette.

Il me fallait me ressaisir rapidement sinon j'allais être assailli de questions jusqu'à ce qu'elle sache la cause de mes tourments. Je ne voulais surtout pas lui avouer l'objet de mes avatars. Je filais dare-dare dans la remise où était rangée la brouette. À chaque traite, il fallait l'apprêter sur le parvis cimenté de l'étable. Matin et soir, j'étais le préposé à la brouette. Je me souviens très bien de la toute première fois où on m'avait confié cette tâche. C'était le jour de mes douze ans. Jusque-là, et depuis l'âge où j'avais su marcher, j'étais quasiment tous les soirs au côté de ma mère et observais avec gourmandise le rituel de la traite. Je me tenais suffisamment à l'écart pour être hors d'atteinte d'une queue baladeuse agacée par le va-et-vient des moucherons piqueurs et suceurs. Debout contre le mur, les mains croisées dans le dos, je donnais de petites impulsions de la paume et m'élevais sur la pointe des pieds. Le balancement me berçait de bonheur. Je raffolais de cet univers, de cette odeur si particulière, ce mélange de chaux, de paille et de fumier frais. Ce jour-là, comme à l'accoutumée, ma mère avait installé sur la brouette à fond plat, un bidon de 20 litres. Au fur et à mesure du remplissage du sceau, elle venait y déverser sa collecte. Dès que le bidon était plein, elle prenait la direction de la laiterie. La pièce jouxtait l'étable mais l'absence de porte entre les deux obligeait à un détour. Les

architectes d'antan dessinaient sans réfléchir plus loin que le bout de leur crayon. Le jour de mon douzième anniversaire, j'étais passé du statut de spectateur privilégié à celui d'acteur appliqué. À ma grande surprise, ma mère avait demandé : « *Pierre, est-ce que tu te sens capable d'emmener le bidon à la laiterie ?* ». La réponse n'avait pas tardé. Bien sûr ! m'étais-je écrié, fou de joie d'hériter de cette responsabilité. Je m'étais alors précipité sur le bidon pour le fermer avec son couvercle pendu à la chaînette puis, de mes petits bras musclés, avais soulevé les deux manchons de la brouette et pris la direction de la laiterie. Quel honneur ! Je m'étais engagé avec mon véhicule mono roue dans la légère descente et pris tout de suite à droite pour longer sur une dizaine de mètres le pignon ouest du bâtiment. J'étais un impétueux en culottes courtes, le sourire crâneur, un tantinet faraud. Je bichais. J'avais l'allure fanfaronne. Un peu trop sûrement... Le jour de mon premier vrai travail d'apprenti paysan allait être gravé à jamais dans ma mémoire. D'abord parce c'était mon anniversaire, ensuite parce que j'avais commis une monumentale bourde. À mi-parcours, la roue cerclée de fer de la brouette avait eu la malencontreuse idée de riper sur un caillou et déséquilibré le chargement. Tout le lait s'était répandu à terre et près de la moitié de la récolte du soir avait fini dans la rigole. Catastrophe ! Les vaches avaient eu la délicatesse d'ignorer le drame et continuaient de ruminer comme si de rien n'était. Maria, elle, n'avait pas mâché ses mots. « *Bougre d'imbécile, espèce de bon à rien* ». J'avais écopé d'une « mise en quarantaine » de huit jours m'interdisant l'accès à l'étable et d'une injonction de filer immédiatement au lit. Ce soir-là, j'avais été privé de dessert, de gâteau d'anniversaire et de bougies à souffler. C'était cruel ! Depuis cet épisode maudit, j'avais appris à être vigilant et à me méfier de tout, surtout des cailloux mal intentionnés.

Mes 12 ans sont loin. Cela fait bien 7 ans que je n'ai plus 12 ans et pourtant ma mère me parle toujours comme si j'étais un gamin.

- Alors, Pierre, elle vient ou pas cette brouette ?
- J'arrive
- Mon seau est plein, dépêche-toi...
- Voilà, voilà...
- Secoue-toi un peu, on dirait un escargot. Passe-toi la tête sous l'eau pour te ravigoter la caboche.

Maria avait toujours la solution à tout. Malheureusement, en pareille circonstance, son remède était à l'évidence d'une totale inefficacité. Je savais bien qu'une douche froide n'aurait eu aucun effet sur ma turpitude du moment. La sapristi d'idée qui me rongait la cervelle et tournoyait dans mon crâne comme une bille dans une centrifugeuse n'était pas prête de disparaître. Pour soulager cette obsession et annihiler mes escapades encéphales, il n'y avait qu'un seul antidote, celui de passer à l'action et d'aller droit au but sans hésitation. Je pressentais que l'inertie pouvait me faire perdre la raison. Alors, la décision s'était imposée. Pas dimanche qui vient, mais celui d'après, je règle la question, m'étais-je ordonné. J'étais confiant car généralement j'obéissais à mes ordres. C'était une règle de respectabilité envers ma personne à laquelle je tenais et qui m'honorait. J'avais dix jours devant moi pour me préparer et affiner ma stratégie. Le mot n'est pas trop fort, une réelle stratégie était à élaborer, un plan d'attaque anti-échec (je suis mauvais perdant). Comme tous les dimanches, je savais que Maria aurait préparé un poulet ou une dinde avec des pommes de terre à l'eau et une salade verte. Je savais que nous passerions à table vers 13h00 et que j'aurais jusqu'à 18h00 environ pour percer l'abcès qui enflait d'heure en heure. Vivement dimanche en huit !

La ferme familiale de La Saudrais s'étendait sur une quinzaine d'hectares en Haute Bretagne, sur la commune de Combourg, équidistante de St Malo et Rennes. Les terres louées en fermage pour une bouchée de pain étaient d'un rendement si maigre que mes parents n'avaient jamais mis un sou de côté. Nous vivions au jour le jour en tirant le diable par la queue.

Mon père avait succédé à ses parents, eux-mêmes pauvres paysans. À la Saudrais, en près d'un siècle, rien n'avait changé. Les quelques photos anciennes conservées par ma mère dans une boîte en ferraille, elle aussi transmise de génération en génération, témoignaient de l'immobilité du temps. Sur les papiers brillants aux bords dentelés, la bâtisse avait déjà la gouttière gondolée. La souche de cheminée de l'habitation penchait non moins dangereusement. Les mêmes bégonias pendaient aux fenêtres et les mêmes poules picoraient invariablement les mêmes vers de terre. La seule marque de modernité trônait au milieu de la cour. Une pompe à eau à bras en fonte s'était substituée au puits. Malgré cette preuve indéniable de progrès, il me semblait que nous faisons du sur-place, alors que le monde autour de nous avançait à grands pas. Je me souviens que le Général de Gaulle était venu inaugurer en grandes pompes le barrage de la Rance, à quelques kilomètres de chez nous. L'usine marémotrice allait produire de l'électricité pour la patrie toute entière et nous, nous n'avions toujours pas l'eau courante.

On arrivait à la ferme au bout d'un long chemin de terre bosselé et bordé de larges fossés rempli d'eau l'hiver. À l'entrée de la cour, les restes d'un calvaire en granit accueillait le visiteur. À son pied, il y avait l'étable accolée au cellier, lui-même contigu à l'habitation. Dans le prolongement, un hangar où s'entassaient les bottes de paille après la moisson. Puis, formant un angle droit avec le hangar, l'écurie et la soue aux cochons. Le four à pain formait un autre angle droit à l'aplomb du potager longé par le chemin qu'empruntait le bétail pour accéder aux champs. De l'autre côté c'était le domaine des poules et autres volatiles ainsi que l'enclos des lapins. C'était le modeste domaine de notre quotidien. Un endroit simple et rustique où mes parents et moi vivions.

Mon père était un taiseux. Il n'ouvrait la bouche que pour dire l'essentiel, seulement l'indispensable. Il parlait à l'économie comme si les mots devaient s'acquitter d'un péage au passage de sa barrière dentaire. Cette parcimonie verbale, alliée à l'inanité expressive de son visage, lui donnait une apparence taciturne. Je pouvais passer des après-midis entiers à fagoter à ses côtés sans entendre le son de sa voix. Il ne boudait pas, il ne faisait pas la tête, il était ainsi avec tout le monde. J'ai toujours pensé que ceux qui ne parlent pas ou peu devaient avoir la tête pleine d'idées, pleine de pensées entrelacées qui tournent, s'entremêlent et se carambolent, comme piégés dans un labyrinthe sans issue. Cet état donne aux intéressés un faux-semblant d'intelligence bien supérieure à celle des moulins à paroles. Si mon père était un adepte du mutisme, ma mère parlait pour deux. Elle comblait les vides et remplissait les silences de lapalissades ponctuées de répétitions tautologiques. J'aurais préféré que mon père parla un peu plus et ma mère un peu moins... Mes parents étaient différents, à tout point de vue. Maria était grande et forte. Roger, mon père, était petit et trapu. La dissemblance était frappante, surtout lorsqu'on s'attardait sur leur photo de mariage, posée de travers sur le chevalet bancal de la commode de leur chambre. Dans son costume trois pièces, mon père est debout, ma mère est assise. Au premier abord on croirait l'inverse, car même assise, elle le dépasse d'une tête. Sur ce cliché noir et blanc, mon père ne sourit pas alors que ma mère affiche une dentition généreuse. Deux mondes les séparaient et pourtant ils avaient réussi à

croiser leurs regards lors d'un bal de la Saint Jean à Dol de Bretagne. C'était en 1954. Comment les antipodes peuvent-ils s'assembler ainsi ? m'étais-je souvent demandé. J'avais émis l'hypothèse selon laquelle la valse avait été un facteur favorable. Leurs pieds s'étaient assurément bien entendus et parfaitement emboîtés.

Moins d'un an après ce bal, je naissais. La famille était logiquement appelée à grandir rapidement. À peine expulsés mes premiers cris de nouveau-né, ma mère s'était retrouvée une nouvelle fois enceinte. Un deuxième garçon s'annonçait mais les aléas de la mise au monde en décidèrent autrement. Le petit mourut avant de naître, mort-né, selon l'appellation bizarrement consacrée. Sans perdre de temps, une petite sœur m'était promise. Mais la loi dite des séries allait s'appliquer. Elle aussi ne survivra pas. S'en suivirent une multitude de fausses couches qui brisèrent définitivement l'espoir de voir un jour une grande tablée fêter Noël. Nous aurions pu nous retrouver huit, dix ou douze marmots et marmottes à La Saudrais mais j'étais l'unique descendant de Maria et Roger Desprès.

Le caractère taciturne de mon père était certainement lié à ces épisodes répétés d'espoirs et de désillusions de paternité. Quant à l'absence d'instinct maternel de Maria il était probablement, lui aussi, la conséquence de ces mêmes déconvenues. Mes parents ne s'aimaient pas, ou alors en cachette. Je ne les ai jamais vu s'échanger de gestes de tendresse et encore moins de mots d'amour. Le seul endroit où je les ai vus au paroxysme de leur proximité charnelle, c'était sur leur photo de mariage. Au quotidien, ils étaient ensemble mais ne se voyaient pas. Il me semblait qu'ils s'ignoraient davantage qu'ils ne se considéraient. Depuis des années ils étaient dans le même environnement, effectuaient les mêmes gestes, la même routine tous les jours. L'habitude était devenue un poids. Mon père n'avait quitté la Saudrais que pour effectuer son service militaire à Neuf-Brisach en Alsace, à quelques kilomètres de la frontière allemande. De cette époque, il avait gardé quelques clichés fadasses d'un copain de chambrée et de manœuvres. Depuis la quille, les deux conscrits ne s'étaient jamais revus mais s'envoyaient toujours leurs bons vœux chaque début année. Avant la fin janvier, une lettre en provenance de Clermont-Ferrand nous arrivait. Mon père conservait minutieusement cette correspondance prosaïque dans une boîte en carton. Ce n'était pas de la grande littérature mais la simplicité des mots attestait de leur sincérité.

6 janvier 1955

Cher Roger,

Je te souhaite à toi et à ta femme une très bonne année 1955 et surtout une bonne santé. C'est ça qui compte, la santé. Nous sommes sous la neige, ici. L'hiver est dur et j'ai déjà sacrément entamé la dernière corde de bois rentrée cet été. J'ai le plaisir de t'annoncer que Gisèle est enceinte. Si c'est un garçon nous l'appellerons Pierre, si c'est une fille ce sera Adeline [...]

Antoine

12 janvier 1957

Un petit mot pour te souhaiter une bonne année. J'espère que tout va bien chez vous. Notre petite Adeline trotte de mieux en mieux. Déjà presque deux ans. Elle est un peu chiffon en ce moment. C'est sûrement les dents [...]

Antoine

La découverte de la boîte aux lettres de mon père, l'année de mes douze ans, avait été une révélation mirifique. Les courriers étaient soigneusement rangés par date de réception et étaient presque tous accompagnés d'une photo d'Adeline. J'ai suivi avec régularité et intérêt

l'évolution physique de la fille du copain de mon père. Chaque année (et donc chaque lettre) apportait une métamorphose. Au début, la petite avait une bouille espiègle et malicieuse, un mignon minois au teint mat, les cheveux bouclés gris pâle (la photo était en noir et blanc). Son petit nez retroussé émergeait de ses joues rebondies et veloutées. Elle avait le visage de l'innocence que les petites et traditionnelles imperfections physiques des premières années de vie rendaient attachantes. Même en noir et blanc son regard était lumineux, malgré un petit strabisme dit convergeant. Disons-le franchement, elle louchait ostensiblement. Ses axes visuels se croisaient quelque part dans le prolongement de son nez. Le point de rencontre était difficile à déterminer avec précision. C'est là la particularité du strabisme convergent, à l'inverse du strabisme divergent pour lequel les points de vue ne se croisent jamais. Quoi qu'il en soit, le regard qui découle de l'un et l'autre est rarement qualifié d'intelligent. Pourtant, il y avait dans la bobine d'Adeline comme une ostentation, involontaire certainement, mais bien présente qui lui donnait un air de « pas sotté la gamine ! ». Sa bouche entrouverte laissait deviner que la petite souris avait commencé sa tournée. À partir de 1960, Adeline a pris des couleurs. Merci Kodak ! En 1968, elle était resplendissante dans sa treizième année. Elle portait des lunettes. Ses yeux n'étaient plus désaxés mais un effet loupe lui dessinait des globes oculaires d'envergure. Son sourire était scintillant et métallique. Une clôture en acier ceinturait sa barrière dentaire. Ses joues avaient désenflé au profit de sa poitrine. Ce principe de vase communicant me convenait divinement. En janvier 1973, à 18 ans, elle ne portait plus de lunettes, n'arborait plus de dentier et sa poitrine avait bénéficié d'un développement honorable.

Au fil des ans, Adeline était devenue une amie silencieuse, inerte mais attirante. Tellement attirante que j'en étais tombé amoureux. Oui, je le consens, je suis tombé amoureux d'une photo ou plus exactement d'une fille sur une photo. Elle m'avait envouté insidieusement au point d'être la cause de mes tourments. Il devenait urgent de démêler les nœuds qui encombraient mon cerveau. J'avais regardé sur une carte la distance qui me séparait de Clermont-Ferrand. Un peu plus de 580 km. Ce n'était pas la porte à côté et avec ma 4 L, j'avais calculé qu'en roulant à fond, c'est-à-dire à 80/90 km par heure, il m'aurait fallu la journée. C'était un grand voyage en perspective, autant pour moi que pour ma 4 L. Jusqu'à présent elle ne connaissait que le bourg de Combourg et quelques alentours. Son trajet principal était celui qui la menait à la boulangerie, 6 km aller-retour. Alors pour elle et moi, se taper plus de mille kilomètres allait être un vrai défi. Une autre gageure m'attendait, celle d'annoncer à mes parents que j'allais les quitter quelques jours. Le repas d'un dimanche midi m'avait semblé le moment idéal pour leur donner cette information capitale. Je m'interrogeais sur la réaction qu'elle allait procurer chez eux et je voyais déjà ma mère me dire « Et qui va se taper le boulot si tu n'es pas là ? ». Il fallait donc que je me prépare à contrer les objections afin que le repas dominical - et d'affaires - tourne à mon avantage.

3

Sur la campagne encore endolorie, la nuit déclinait à mesure que le jour se levait, crânement. La brume flottait en suspension et donnait au paysage la fraîcheur d'un début de monde où tout était à découvrir. Ce gris matinal et flouté allait s'illuminer pour donner aux champs des couleurs changeantes. Le silence laisserait sa place à d'autres chants, ceux des

oiseaux lèvent-tôt. Les colibris, pinsons, mésanges bleues et autres bergeronnettes des ruisseaux... À la première heure de l'aube, l'orchestre se mettait en branle instrument par instrument et les notes se succédaient sur tous les tons. La symphonie s'amplifiait et raisonnait sur la Soudrais et ses abords. Jamais je n'aurais manqué ce moment où le vide se remplit, où le rien devient quelque chose.

La ferme de la Soudrais était complètement isolée. Autant cet éloignement de toute agitation humaine m'avait paru jusqu'alors comme un privilège, autant j'en mesurais les limites. Je m'étais mis en tête, une fois rendu dans le Massif Central, d'inviter Adeline à venir passer quelques jours en Bretagne. J'avais envie qu'elle découvre mon environnement. Un lever aux aurores, pour peu qu'elle ait l'oreille musicale, l'enchanterait assurément. Mais attention à l'arbre qui cache la forêt car en arrivant ici, une habitante de la ville doit penser pénétrer dans le trou du cul du monde. Un monde où tout aurait été dérangé sans méthode. Au fil des ans, la cour s'était transformée en aire de stockage de matériels, d'ustensiles en tout genre, de ferrailles rouillées et de planches pourries. Une impression d'abandon m'était subitement apparue et un sentiment de honte commençait petitement à m'envahir. Je ne pouvais pas sérieusement imaginer Adeline débarquer dans ce foutoir. Il fallait mettre de l'ordre et rendre présentable mon espace vital. En me fixant cet objectif de rangement, je mettais peut-être la charrue avant les bœufs. Je n'avais pas encore pris la route pour le sud, je ne lui avais jamais parlé, je ne la connaissais pas et pourtant j'échafaudais des plans. J'étais un grand optimiste. Un brin présomptueux, peut-être, mais optimiste. Je n'imaginai pas un seul instant qu'elle puisse ne pas venir ici, sur mes terres, dans ce paradis verdoyant et apaisant. De la motivation naît l'action et j'étais prêt à retrousser les manches. Je me disais que si je voulais quelque chose que je n'avais jamais eu, il fallait que je fasse quelque chose que je n'avais jamais fait. Finalement, tout était à faire en commençant par nettoyer et ranger cette cour. Je comptais beaucoup sur la météo pour le jour J. S'il pleuvait ce serait d'une tristesse incommensurable. Les nids de poule dans la cour regorgeraient d'eau et il faudrait slalomer pour éviter que les pieds ne boivent la tasse. Nos bottes ont l'habitude et marchent les yeux fermés mais pour des mocassins d'une fille de la ville, ce serait un parcours du combattant. Une cour rangée et un temps clément étaient deux conditions nécessaires pour accueillir convenablement une visiteuse de la classe d'Adeline. Mais l'ampleur de la tâche était immense et il ne fallait surtout pas que la bonne impression du début puisse se transformer en déception par la suite. Et la suite logique d'un passage dans la cour était d'entrer sans notre demeure. Là aussi il y avait de l'ouvrage. Le sol de la pièce principale était en béton lissé sur lequel des traits creusés formaient des losanges. Très mauvaise idée d'avoir tracé des sillons. Les miettes de pain s'y échouaient et les poils du balai s'y reprenaient à plusieurs fois pour les déloger. La pièce de vie était d'une grande sobriété. Aux murs, il n'y avait rien. Pas un seul cadre, pas un seul paysage en canevas brodé, pas même une photo. Rien. Seul, un calendrier des PTT était accroché à un clou. Au-dessous de lui, posé sur un guéridon, un téléphone en bakélite gris attendait de sonner. Il venait d'être installé. C'était là un signe de modernité. Depuis peu nous étions reliés au monde. Fini le papier à lettre, fini l'enveloppe et le timbre. Un simple coup de fil suffisait désormais à transmettre un message. Quel gain de temps ! J'avais très vite évalué l'intérêt d'une telle nouveauté mais aussi perçu les effets négatifs de cette révolution technologique. Elle allait à l'évidence supprimer de nombreux emplois dans le secteur de la papeterie.

Le téléphone était installé depuis une quinzaine de jours et personne n'avait encore appelé. Et puis un soir, à l'heure où ne s'attend plus à rien, une sonnerie stridente avait retenti dans la maisonnée. Mon père avait décroché avec empressement et joie mélangée. Il s'y était repris à

deux fois. Il avait d'abord saisi de la main gauche (mon père était gaucher) l'écouteur à l'arrière de l'appareil et l'avait porté à sa bouche pour s'exclamer « Allo, allo ». La sonnerie continuant de résonner, il avait immédiatement compris la confusion et avait arraché le combiné avec sa main droite. « *Allo, allo... c'est qui ?... Ah, bonjour Antoine. Comment t'as eu notre numéro ?* ». C'est vrai, comment le copain de mon père avait-il eu notre numéro ? Dans l'annuaire, sûrement. Les Postes avaient eu la bonne idée de créer un répertoire à la couverture cartonnée de couleur jaune. Le même jaune que celui de l'estafette du facteur. À l'intérieur, sur chacune des feuilles, à peine plus épaisses qu'une feuille de papier à cigarette, il y avait des dizaines de noms classés par commune et par ordre alphabétique. Ils se succédaient collés les uns aux autres et il fallait une excellente vue pour les déchiffrer. À chaque nom était associé un numéro à huit chiffres. Quelle belle idée de pouvoir converser avec d'autres personnes sans avoir à bouger de chez soi.

Mon père parlait puis s'arrêtait le temps de laisser son interlocuteur en placer une. À tour de rôle, ils se renvoyaient la balle. Mon père posait une question et le silence qui suivait correspondait à la réponse. Ma mère et moi devinions cette réponse ou tentions de la deviner.

- Comment va ta femme ?
-
- Ah mince ! C'est pas grave, j'espère ?
- ...
- Ah, tant mieux !

On avait compris que la femme d'Antoine avait eu un souci de santé, à priori un petit puisque ce n'était pas trop grave.

- Et Adeline, comment va-t-elle ?

J'avais hâte d'avoir la réponse à cette question. La pause sonore qui avait suivi m'avait paru une éternité. Ma mère, de nature curieuse, s'était approchée de mon père pour s'emparer de l'écouteur qu'il tenait encore dans la main. Elle opinait de la tête en silence. Je me sentais exclu de la discussion et j'essayais d'imaginer les mots prononcés à l'autre bout du fil. Ce n'était pas facile car mon père écoutait plus qu'il ne parlait.

- Oui.
- ...
- Ah bon !
- ...
- Bien sûr !
- ...
- Oui, oui évidemment.
- ...
- Oui.
- ...
- Oui, oui...
- ...
- Mais bien sûr, Antoine.
- ...
- Oui, oui...
-
- Tu peux compter sur moi.

Et puis mon père dit « *Allo, allo... Je t'entends plus... Allo, Roger...Allo, tu m'entends ?* » et on entendit bip, bip, bip...

- Ça a coupé ? interrogea ma mère.
- C'est pas encore au point leur truc, ajouta mon père.

Il reposa le combiné avant de revenir s'asseoir à la table, à demi satisfait. « *C'était Antoine de Clermont et on s'entendait comme s'il était là* ».

- Tu aurais dû lui demander son numéro, insista ma mère.

Effectivement, il aurait dû parce que dans le répertoire des postes, seuls les abonnés de l'Ille-et-Vilaine étaient inscrits. Le chiffre 35 en gros sur la couverture le confirmait. Le téléphone avait été conçu pour appeler ses proches, ceux qui habitaient dans le département. Pour appeler dans le Cantal, il aurait fallu avoir le répertoire du 15 (Le Cantal est le quinzième département par ordre alphabétique). Lors de la conversation avec son copain, la dernière phrase de mon père m'avait rendu perplexe. Pourquoi son conscrit pouvait « compter sur lui » ?

- La fille d'Antoine va venir travailler dans la région. Il m'a demandé si on pouvait l'héberger le temps qu'elle trouve un logement. J'ai dit oui, bien sûr.
- Adeline va venir dans la région ? Où, il t'a dit où ? m'étais-je empressé de demander.
- Non, je n'en sais rien.
- Quand ? Il t'a dit quand ?
- Non. Il m'a juste dit qu'il m'avait envoyé une lettre pour tout m'expliquer et ça a coupé.
- Il va sûrement rappeler avait répliqué Maria.

J'espérais moi aussi qu'il rappelle mais après une dizaine de minutes, l'espoir d'entendre retentir une seconde fois la sonnerie s'était envolé. Il fallait donc attendre le facteur. Il passait habituellement vers 11 heures et il était déjà midi. Je savais que la camionnette jaune des PTT ne passerait pas aujourd'hui. Demain peut-être... ou après-demain.

Il est des nouvelles qui vous remplissent de joie et à la fois vous laisse sur votre fin. Adeline allait débarquer mais je ne savais ni quand, ni précisément pourquoi. Pour y travailler, certes, mais dans quel domaine ? Quel métier pouvait-elle bien venir exercer dans le coin ? Il n'y avait guère qu'à Saint-Malo, située à moins de 35 km de chez nous, que je l'imaginais. La cité corsaire était une ruche de commerçants. Elle offrait de multiples possibilités d'emplois dans la restauration, l'hôtellerie et plus généralement dans le tourisme. Il y avait aussi la pêche à la morue sur les bateaux en partance pour Terre-Neuve. Mais je ne voyais pas Adeline embarquer. Elle n'avait pas une tête à s'intéresser à la morue. Non, c'était sûrement dans le commerce qu'elle avait trouvé un emploi. Je la voyais bien vendre des vêtements intramuros... ..

Avec mes parents, nous allions déambuler à Saint-Malo un dimanche après-midi tous les deux mois en moyenne. C'était la traditionnelle sortie du jour du Seigneur. Vers 10h, après que la traite fut faite et la distribution des aliments aux animaux effectuée, nous mettions nos habits du dimanche et nous nous préparions pour notre pèlerinage à la mer. La table de camping de couleur orange et les trois sièges pliants mis dans le coffre de la 4L, nous partions en direction du nord. Le trajet était ponctué de commentaires de mes parents, surtout ceux de ma mère, sur

la hauteur du maïs, la couleur du ciel, l'eau dans les fossés ou les fous au volant. Nous nous arrêtons systématiquement à la hauteur de Saint-Jouan-des-Guéréts. Sur le bord de la nationale, les enfants d'un maraicher vendaient des choux fleurs. La semaine qui suivait une balade à Saint-Malo, nous mangions du chou-fleur tous les jours. Nous nous arrêtons également toujours au même endroit à l'heure du déjeuner, à Saint-Servan, au port des Bas Sablons. Mon père déplaçait la table et moi, les sièges. Ma mère sortait de la glacière le menu du jour et la bouteille de cidre. Nous mangions sous les yeux mal intentionnés de quelques mouettes. Elles faisaient semblant de ne pas nous voir mais elles étaient à l'affût, prêtes à bondir pour nous chiper un quignon de pain beurré à la rilette ou au jambon. Les verres en plastiques s'envolaient dès qu'ils étaient vides... ..

Une fois rassasiés, ma mère débarrassait, rangeait la bouteille de cidre vide dans la glacière. Mon père repliait la table, moi les sièges et nous repartions, direction la Cité corsaire. Nous nous garions au pied des remparts à proximité de la porte Saint-Vincent. Puis, nous déambulions dans la ville close en y faisant le tour dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. De la porte Saint-Thomas nous allions jusqu'au pied de la tour Bidouane après avoir traversé la place Vauban et laissé sur notre gauche une petite rue au nom délicieux du Chat qui danse. Cette appellation poétique déclenchait invariablement chez moi une image guillerette de matou debout sur ses pattes arrières. Un chat rockeur aux chaussettes noires ! Les malouins avaient baptisés cette rue pour se moquer des anglais. Au 17^{ème} siècle, je crois, ils avaient attaqué la ville avec un navire bourré d'explosifs avec la ferme intention de détruire les remparts. Mais c'est sur les rochers que le bateau s'était échoué et l'explosion ne fit qu'une victime, un chat. Et la rue fut ainsi baptisée *Le chat qui danse*. Il y avait à Saint-Malo quelques rues dont les noms m'amusaient grandement : rue de *La Corne de Cerf*, *La Venelle aux chiens*, la rue du *Pont qui tremble* ou encore, à deux pas de la Place du guet, la rue de *La Pie qui boit*. Et oui, à Saint Malo, le chat danse, le pont tremble et la pie boit ! Nous, nous mangions toujours une glace avant de reprendre la voiture. Au bas de la rue Saint-Vincent, le glacier semblait à chaque fois nous reconnaître avec un « *Tiens, vous voilà !* ». Nous étions des clients fidèles. « *Et oui, nous revoilà. Comme d'habitude, trois glaces vanille, s'il vous plait !* » Nous étions également fidèles à la vanille. Et nous repartions chacun avec notre cornet qui dans la minute suivante dégoulinait à nous en mettre plein les doigts. Mon père était le champion car il léchait avec une lenteur extrême. D'abord le cornet puis ses doigts et enfin ses mains, le tout accompagné de quelques jurons. En bas de la rue Saint-Vincent... ..

4

Mon père avait ouvert le courrier avec son index et déchirer complètement l'enveloppe que venait de nous déposer le facteur. Il lut à voix haute.

Cher Roger,

J'espère que toute ta famille se porte bien. Et que les rendements de blé seront à la hauteur de tes attentes.

Je viens vers toi pour t'annoncer une bonne nouvelle. Adeline a obtenu son diplôme en histoire de l'art à l'Université de Clermont avec mention Bien. C'est une grande satisfaction pour Nicole et moi. Elle rêvait

d'être guide de musée. Il n'y a pas de poste dans la région mais elle a de la chance quand même puisqu'elle vient d'avoir une proposition en Bretagne, au château de Combourg. Elle est contente et nous aussi.

Je viens vers toi pour te demander un service. Pourrais-tu nous aider à lui trouver un logement dans le secteur ? Si tu as quelques adresses à nous donner, nous en serions très heureux.

[...]

Le château de Combourg ? Je n'en croyais pas mes oreilles. Alors que j'espérais rencontrer Adeline chez elle, elle allait venir travailler à 3 km de chez moi. Et la bonne nouvelle aussi c'est que je n'avais plus la nécessité de lustrer ma 4 L ni de changer les pneus des roues avant qui n'auraient pas tenus jusqu'à Clermont Ferrant. Ils étaient incapables de résister à tous ces kilomètres d'asphalte. Et plus besoin non plus d'annoncer à mes parents que j'allais les quitter quelques jours. C'est tout bénéfique qu'Adeline vienne à moi... À Combourg. Au château de Combourg. Adeline allait être guide au Château de Combourg. Incroyable ! Je connaissais bien ce château pour l'avoir visité à de très nombreuses reprises. A l'école, au lycée et aussi bien sûr avec mes parents lorsque la sortie dominicale ne nous emmenait pas à Saint-Malo. La toute première fois c'était en primaire. Avec mes copains de classe (et aussi ceux qui ne l'étaient pas), nous parcourions à pieds le petit kilomètre qui nous séparait de la rue des Princes, à partir de laquelle nous accédions au Parc de la propriété par une immense grille en fer forgé. Notre institutrice, madame Lapointe, nous parlait de l'endroit comme si elle était chez elle. À tel point que certains de mes camarades étaient persuadés qu'elle y dormait la nuit et que chaque matin, après avoir fermé la grille du parc, elle venait à l'école. « Si, si, c'est vrai, elle a une grosse clé dans son cartable, même que je l'ai vue » disait le petit Lucien. (Lucien était le plus petit de la classe). Mathilde prétendait que « Le monsieur qui faisait le jardin, c'était le mari de madame Lapointe ». Pierre, lui, assurait que cette grande maison n'était pas à elle. « Madame Lapointe est une vieille fille sans enfant et il y a trop de chambres pour elle toute seule ». « Evidemment que c'est sa maison puisque le jardinier c'est son mari » insistait Mathilde. Charlot était toujours à l'unisson avec Mathilde « Même que c'est son grand-père à madame Lapointe qui l'a construit ce château ». Léon avait un autre avis « Ce n'est pas son grand-père puisque c'est monsieur Briand qui habitait là avant. C'était le château de Mr Briand ».

Moi, je trouvais que la grosse bâtisse allait bien avec madame Lapointe. Elle était austère comme elle. À bien y regarder, notre institutrice avait la douceur du granit. C'était une femme rugueuse, autoritaire et haute comme un donjon. Son visage avait le même relief que la façade de l'édifice. Ses yeux étaient des meurtrières, sa bouche monumentale ceinturée de lèvres pendantes, était le pont-levis. Et le son de sa voix imitait le bruit grinçant des chaînes qui s'abaissaient. Madame Lapointe était le château et le château était madame Lapointe. Nous n'aimions pas les histoires qu'elle nous racontait. « Son château » était hanté, s'amusait-elle à rappeler régulièrement. Il y rode des fantômes, murmurait-elle, avec un plaisir sardonique qui donnait à sa mâchoire l'apparence d'une entrée de prison. Dans une des tours du château un chat noir avait été enterré vivant. C'était cruel. Selon une tradition et selon les dires de notre maîtresse c'était pour éloigner les démons. Du haut de mes 7 ans je ne trouvais pas l'excuse valable. À priori le chat avait été du même avis puisque pour se venger du macabre sort qu'on lui avait réservé, il revenait la nuit pour effrayer la galerie et miaulait à la mort dans les coursives du château.

Tout ce que nous apprenions de madame Lapointe tournait autour du château. Dans les dictées, on écrivait des mots que nous n'avions jusqu'alors jamais entendu. Courtine,

échauguette, barbacane ou encore gargouille. Nous attendions avec impatience de ces interminables récits monocordes qu'elle dise « Point final » mais c'était trop souvent « Point à la ligne ». Et elle reprenait de plus belle « *Les mâchicoulis... je répète, les mâchi...coulis... et les corbeaux de pierre surplombent... je répète... surplombent la basse-cour* ». On ne comprenait rien. Qu'est-ce que des corbeaux venaient faire dans une basse-cour ? Les exercices de calculs étaient aussi très difficiles. « *Combien de temps faut-il à une herse de pont-levis pour se baisser sachant que la chaîne avance d'un centimètre par seconde et qu'elle mesure une fois et demie de plus que la porte ?* » Ouh là, là ! ... Même quand elle nous expliquait la réponse on ne comprenait rien. Nous avons hâte de passer dans la classe de monsieur Delperrier, le directeur de l'école. Lui, au moins, il n'avait pas une tête de forteresse médiévale. C'était un instituteur passionné et passionnant et il avait rétabli la vérité sur madame Lapointe. En réalité, moins sur madame Lapointe que sur le château de Combourg.

Le château avait été acquis dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle par le père de Chateaubriand, René-Auguste. Le petit François-René avait huit ans quand il découvrit la forteresse guerrière. L'austérité des murailles de granit et les tours poivrières ne prédisposaient pas à la rêverie. Et pourtant, l'auteur des Mémoires d'outre-tombe a décrit les lieux comme « le berceau de mes songes ». Comme quoi tout est possible quand l'imagination d'un enfant se met en branle. « *J'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier. La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure. La nuit je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles* ». Il faut bien admettre qu'on était loin d'un hôtel tout confort ! Et cependant, de l'aveu même de Chateaubriand, l'entêtement de son père à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelques inconvénients mais il tourna à son avantage. C'est dans ce cadre des plus austère qu'il a rencontré un chat fantôme qui miaulait la nuit dans les couloirs et c'est dans ce lieu aux mœurs jansénistes qu'il a écrit les plus belles pages du romantisme. Ce constat me ravit car, en toute modestie, je me dis qu'il pourrait y avoir des ressemblances entre Chateaubriand et moi-même. Certes, la Saudrais n'a rien du faste du domaine de Combourg mais

5

Adeline était annoncée en Bretagne dans 14 jours. Le mercredi 18 mai elle allait arriver par le train de 17h18 en gare de Combourg. J'avais hâte de la rencontrer et d'entendre le son de sa voix que j'imaginai douce. Un poème de Verlaine me revenait « *Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime...* ». Sauf qu'elle ne m'aimait pas. Pas encore. Elle ne me connaissait pas. Elle ne m'avait jamais vu. Savait-elle au moins que j'existe ? Mon père, dans ses courriers, n'avait jamais envoyé de photos. Autant moi j'avais suivi l'évolution physique d'Adeline, année après année, autant elle allait me découvrir complètement fini. J'essayais d'imaginer ce que ma personne pouvait lui inspirer à la première vue. Je me trouvais plutôt beau garçon, influencé certainement par les allégations de mes tantes qui dès mon plus jeune âge répétaient à chaque fois qu'elles me voyaient « *qu'est-ce qu'il est mignon le petit Pierre* ». À force d'entendre ces remarques valorisantes je m'étais fait à l'idée que j'étais un mignon gamin.

On se fait souvent des idées sur les personnes que l'on ne connaît pas. Tout démarre par le physique. La tête en particulier. Il y a des bonnes têtes et d'autres que l'on juge moins

bonnes. Il y a des têtes qui invitent à un tête à tête et d'autres à tourner le dos. Adeline avait une bonne tête. Je ne connaissais rien d'autre d'elle. Que sa tête ou plus exactement que ses têtes, j'en avais une bonne quinzaine. Et à tous les âges. Toutefois, c'est assez difficile de deviner le caractère d'un être à partir de son aspect physique. Je l'avais déjà constaté avec le laitier. Quand il descendait de son camion, j'en avais presque peur tellement il était laid. Une laideur incommensurable. Oui, celui qui ramassait le lait était laid. Ses yeux étaient plus noirs qu'une boule de charbon et ses dents ressemblaient à des crocs de loup affamé. Il était bourru, un ours quoi ! Il avait une tête de... de quelqu'un avec qui on n'a pas d'appétence pour engager la conversion. Et pourtant, il était sympathique et même affable. Sa voix était douce et chantante. Comme quoi, l'habit ne fait pas le moine. Adeline, elle, sur les photos semblait délicate et bienveillante. Mais l'était-elle réellement ? Si l'habit ne faisait pas le moine avec le laitier, il se pouvait bien que l'adage s'appliquait aussi pour Adeline. Chez nous à La Saudrais, dans le modeste meuble qu'on appelait bibliothèque, il y avait un livre que je n'avais jamais ouvert. Ce genre de bouquin que l'on suppose sans intérêt et totalement inutile. C'était *Un prénom pour la vie*. Dedans, étaient répertoriés et commentés les caractères attribués aux prénoms. Subitement, ce recueil m'était apparu comme enrichissant. Surtout à la page 12, celle qui décrivait la personnalité de celles qui se prénommaient Adeline. La préface du livre avertissait « *Ces pages n'ont pas la prétention d'énoncer des vérités absolues mais la connaissance des éléments qu'il contient peut-être d'un grand secours pour percer le mystère des harmonies et des dissonances, des tensions et des attirances inexplicables entre les individus* ». C'est exactement ce qu'il me fallait. Je voulais percer le mystère. J'allais forcément y trouver des indications sur celle qui était l'objet de mes tourments. La page en question commençait par « *Ce sont de véritables petites bombes et elles nous réservent bien des surprises. On ne sait jamais avec elles, si elles vont exploser ou se mettre à chanter* ». L'entrée en matière n'était pas des plus encourageantes. À priori, Adeline était une bombe. Je n'étais pas persuadé que mon tempérament de calme et de discret allait faire bon ménage avec une femme éruptive, bouillonnante et prête à s'exciter à la première occasion. Je n'étais pas attiré par les explosifs de quelque nature qu'ils fussent. Au paragraphe Psychisme il était indiqué « *Il y a chez elles une certaine insouciance qui les apparente à la cigale, leur animal totem. Elles ont du mal à trouver leur stabilité, elles exagèrent leurs colères pour se donner une contenance et pour impressionner leur public. Elles sont extraverties et peu influençables. Elles ont une grande confiance en elles* ». Ce n'était pas de nature à me rassurer, pas plus que le paragraphe sur l'émotivité qualifié d'intense, au point de rendre le sujet susceptible. D'où des joies subites puis des abattements aussi soudains qu'imprévus. Dans ce portrait, j'avais décelé davantage de défauts que de qualités. Excepté sous le titre Sociabilité. Il était indiqué que les personnes prénommées Adeline possédaient une exceptionnelle faculté d'adaptation et se sentaient à l'aise à peu près partout. C'était un réel avantage pour débarquer à la Saudrais. Quelques autres qualités étaient mises en avant. Elles savent être objectives et sont capables de se dévouer avec un réel courage. Ce sont des femmes attachantes et séduisantes ».

Après avoir refermé le livre, j'étais resté perplexe... ..

J'étais parti bien avance pour ne pas qu'elle attende. C'était la moindre des corrections. Sans jamais l'avoir réellement pratiqué, j'avais le sens de l'accueil. Je n'ai jamais aimé être en retard quelque part. Je préférais attendre que de faire attendre. La ponctualité est la politesse des rois, dit-on et je voulais être présent à sa descente du train. Lui prendre sa valise et l'accompagner jusqu'à ma 4 L. Lui ouvrir la porte et l'installer confortablement sur la banquette en plastique marron piqueté. Sur la route départementale 795 je roulais à un train de sénateur. La vitre ouverte, le coude à demi sorti, le volant tenu à une main, je lambinais. J'avais du temps. Beaucoup de temps. Je crois même que si j'y étais allé à pied, je serais arrivé avant le train. J'avais tellement de temps qu'à l'entrée du bourg, au panneau « Cédez-le-passage », j'avais fait un Stop. Non pas par esprit de contradiction mais pour profiter du moment. Le ciel était dégagé. La route aussi. Il n'y avait pas un chat sur cette chaussée sinueuse et cabossée. Au loin, un point bleu en mouvement grossissait à mesure que j'avançais. J'avais d'abord cru qu'il venait vers moi mais non, c'était moi qui m'approchais de lui. Je suivais une moissonneuse-batteuse. Je ne roulais guère plus vite qu'elle mais j'avais fini par la rattraper. Une Macé-Ferguson bleue. La même que celle qui venait moissonner chez nous. À moins de cinquante mètres, j'avais reconnu l'engin à son triangle rouge rouillé et à son feu arrière cassé. Au volant, c'était Louis, l'entrepreneur de travaux agricoles. Il roulait vraiment lentement. Pas gênant, je n'étais pas pressé et de toute façon il était impossible de tenter un dépassement sur une route aussi étroite. À l'entrée d'un virage prononcé, la moissonneuse s'était soudainement arrêtée. En face, était arrivée une camionnette des Magasins Bleus. Les deux véhicules ne pouvaient pas se croiser. Louis était descendu pour constater la marge de manœuvre. Une démarche agitée accompagnée de quelques jurons savoureux signifiaient que la partie n'était pas gagnée. Il était remonté sur l'engin, avait tenté une marche arrière et s'était aussitôt résolu à renoncer. De nouveau redescendu, il avait parlementé avec le conducteur de la camionnette avec de grands gestes dans tous les sens et dont le sens était très clair : impossible de faire mieux. Les Magasins Bleus s'étaient mis en mouvement en marche arrière sur au moins 100 mètres jusqu'à un petit chemin de pierres. Une fois garée là, la camionnette permettait à la moissonneuse de continuer sa route et à ma 4 L aussi... ..

Dix minutes que je poireaute à la gare. Personne. Dans une telle situation on s'inquiète. On regarde sa montre. On regarde devant, loin devant. Puis derrière, loin derrière, sur les côtés, sur tous les côtés... Et pour être certain de n'avoir rien manqué, on recommence le tout deux ou trois fois. On panique un peu puis on se ressaisit rapidement pour échafauder toutes les hypothèses. La première possibilité qui m'était venue à l'esprit concernait le train. Ce n'était pas le bon train. J'avais regardé à nouveau ma montre. Mais si, c'était la bonne heure et c'était le bon train. La deuxième hypothèse c'est qu'elle n'était pas montée à bord. Par inadvertance, certainement. Je ne connaissais pas la gare de Clermont-Ferrand mais il était tout à fait envisageable que les trains y étaient mal garés, que la confusion entre les lignes fut possible et qu'on put embarquer, par inadvertance, pour une destination inconnue ou pour le moins non souhaitée... La troisième éventualité était qu'Adeline avait bien pris place dans le bon train et qu'elle n'était pas descendue à Combourg. Par inadvertance, certainement. Peut-être s'était-elle endormie ? Peut-être avait-elle été absorbée par un livre ? Peut-être discutait-elle avec un passager captivant et qu'elle n'avait pas entendu l'annonce « Combourg, deux minutes d'arrêt ». L'arrêt suivant était à Dol-de-Bretagne. Et si elle était descendue à Dol-de-Bretagne ? Il y avait dix bons kilomètres pour se rendre à Dol par la route. Devais-je y aller ? Et puis une autre hypothèse m'était apparue. Elle était descendue avant Combourg. Par inadvertance, assurément. La gare d'avant Combourg était celle de Montreuil-sur-Ille. Devais-je aller à

Montreuil sur Ille ? Pour me dissuader de m'éparpiller, une autre solution encore plus plausible que les autres s'était faite jour. Elle était bien descendue à Combourg et était rentrée dans le hall de la gare pour aller aux toilettes. Après plus d'une demi-journée de voyage on peut ressentir le besoin de se poser et de s'adonner à un soulagement naturel. Cette fois, je ne m'étais pas posé la question de savoir si je devais y aller ou pas, j'avais foncé aux toilettes. Moi aussi j'avais été soulagé de constater que mon analyse pouvait être la bonne. Les toilettes étaient fermées de l'intérieur. Je n'avais pas osé frapper. On ne frappe jamais aux toilettes. On attend son tour. J'avais alors patienté au moins deux minutes. C'est long deux minutes quand on attend. C'est court quand on n'attend pas mais long quand on attend. Enfin la chasse d'eau avait retenti dans toute la gare quasi déserte. La sortie d'Adeline était imminente et un stress mélangé à une exaltation m'avaient envahi. J'étais un garçon timide et plutôt mal à l'aise dans de telles circonstances. Parler à une inconnue n'avait jamais été mon fort. Je ne voulais pas qu'elle devine mon émoi. J'avais peur de rougir, d'être penaud, de sembler légèrement constipé et embarrassé. J'avais tellement hâte de la voir que je ne voulais surtout pas que cela se voit. Je voulais donner une bonne impression car je connaissais la règle des 3 X 3. Les 3 premiers mètres, les 3 premières secondes, les 3 premiers mots. Pour les 3 premiers mètres, j'avais décidé de reculer un peu. J'étais trop près de la porte. Pour les 3 premières secondes il fallait que j'arbore un sourire assuré et engageant, mais pas trop. Pour les 3 premiers mots j'étais plus circonspect. Que lui dire ? « Ça s'est bien passé ? » Engagé la conversation avec une personne qui sort des toilettes par « Ça s'est bien passé ? » n'est pas terrible. Ou alors il faut ajouter « le voyage ». « Ça s'est bien passé, le voyage ? ». Je n'avais pas eu le temps de réfléchir plus longtemps à mon entrée en matière. Le repère sous le verrou était passé du rouge au vert - et très certainement mon visage du blanc au rouge - La porte s'était entrouverte délicatement et en moins d'une seconde je m'étais retrouvé nez à nez avec un vieux monsieur à la moustache blanche. La déception avait été totale. En passant à mes côtés l'homme me glissa « Je vous laisse la place ».

En me retournant, venant du fond de la gare, une jeune fille élégante s'avancait dans ma direction.

- Bonjour. Tu es Pierre ?
- Oui. Bonjour... Adeline, je suppose ?
- Oui, c'est moi.
- Je m'inquiétais de ne pas te voir.
- J'étais aux toilettes.

Je venais de comprendre que je l'avais attendue devant les toilettes des hommes.

- Bienvenue ici. Heureux de t'accueillir Adeline, lui avais-je poliment déclaré.
- C'est loin la Bretagne pour une auvergnate.
- Ça s'est bien passé ? euh... le voyage ?
- Un peu long. C'est joli ta région... Tu habites loin ?
- Quelques kilomètres. Ma voiture est garée là-bas.

À la moitié du chemin qui nous séparait de ma 4 L, je m'étais rendu compte que j'avais oublié de lui prendre sa valise. Ce n'était pas très grave, elle avait des roulettes.

- Excuse-moi, donne-moi... donne-moi ta valise.
- Prends mon sac, plutôt.

Finalement, j'avais pris les deux. Elle était chargée comme une mule.

- J'ai soif. On va prendre un verre ? me dit-elle
- Oui, si tu veux... Mais euh... je n'ai pas d'argent.
- J'en ai.

Elle aurait pu le dire plus tôt qu'elle avait soif. Il fallait rebrousser chemin pour aller nous désaltérer. Et maintenant, c'est moi qui était chargé comme une mule. En face de la gare il y avait un petit bistrot, Le Bistrot de la Gare. L'imagination des propriétaires à la création de leur commerce n'avait pas été débordante. Mais c'est finalement bien nommé. Si ça avait été un hôtel il se serait appelé L'Hôtel de la Gare ou peut-être l'Hôtel des Voyageurs ou avec davantage d'imagination encore L'Hôtel de l'arrivée. J'aime moins bien car l'appellation laisse à penser que les voyageurs en partance ne pourraient y séjourner... Pour atteindre le bistrot il fallait retraverser la place de la gare, qui elle aussi porte bien son nom. Je ne sais pas pourquoi je ne m'étais pas garé sur cette place alors qu'elle était vide de véhicule. Par discrétion sûrement j'étais allé me stationner plus loin, à l'abri des regards dans une ruelle perpendiculaire à la rue principale. Heureusement que la valise avait des roulettes. Arrivés au bistrot de la gare nous nous installions en terrasse. Il n'y avait personne pourtant il faisait beau. À peine installée, Adeline se releva.

- Je vais aux toilettes.
- Encore ?
- C'est pour me maquiller.

Elle avait disparue à l'intérieur du bar. J'avais trouvé curieux qu'on puisse avoir été aux toilettes il y a quelques minutes et d'y retourner une seconde fois.